

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$2.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 519 - SAMEDI, 14 AVRIL 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE R. P. DE MONTIGNY

PRÉDICATEUR DU CARÊME A NOTRE-DAME, DE MONTRÉAL.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 AVRIL 1894

SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Lédieu. — Le R. P. de Montigny — Carnet du "Monde Illustré." — Sur la terre d'Évangéline en 1864 par L.-H. Tremblay. — Les distraits. — Poésie : Coquette, par Jules Lanos. — Soirée de gala par Joseph Genest. — Les écrivains de toutes les littératures : M. Léonidas-Wilfrid Tessier (avec portrait), par X. Y. Z. — Le côté amusant des annonces, par Régis Roy. — Notes et impressions. — Primes du mois de mars. — Poésie : Avril, par François Coppée. — Une épisode de notre histoire, par R. G. P. — Nouvelle : La ferme, par Georges Beaume. — Propos du docteur. — Notes et faits : Récréations favorites des têtes couronnées ; Les tics royaux et impériaux, etc. — Choses et autres. — Feuilletons. — Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES — Portrait du R. P. de Montigny, prédicateur du Carême à Notre-Dame, de Montréal. — L'empereur de Russie et son état-major (double page). — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous avons l'honneur d'avertir nos correspondants que, à partir de la date de ce jour, nous ne rendrons plus les manuscrits, copies, etc., qui nous seront envoyés pour être publiés.

Les correspondants qui désirent conserver une copie originale des articles qu'ils nous transmettront, devront donc, désormais, en garder eux-mêmes un duplicata.



ami à moi, — comme disent maintenant les Parisiens, — me demandait dernièrement pourquoi j'avais tant d'affection pour l'Ecosse et ses habitants.

— Parce que j'ai lu Walter Scott tout jeune, à dix ans, et que mon père avait connu le grand romancier.

— Tiens ! un souvenir, contez nous cela.

— Oh ! la chose est très simple. Un de mes oncles, Nicolas Lédieu, — ou plutôt Le Dieu, comme il orthographiait son nom, — était depuis plusieurs années professeur de français à Edimbourg, quand il pria mon père de venir le rejoindre, vers 1818, au moment où il sortait du collège de St-Acheul, illustre maison dirigée par les Jésuites.

Il devait lui donner des élèves et le pousser. Il partit et y resta plusieurs années.

* * Un jour qu'il se rendait d'Edimbourg à Glasgow, ou ailleurs, car la mémoire me fait défaut sur ce point, il se trouva, parmi les voyageurs de la diligence, avec un homme d'un certain âge, affligé d'une claudication assez prononcée.

A une certaine distance, la diligence s'arrêta. Un pont jeté sur un petit cours d'eau avait été emporté, la veille, par une crue subite, et remplacé par des planches assez mal équilibrées. Le voyageur boiteux hésitait à s'engager sur cette passerelle improvisée, quand mon père lui offrit, en très mauvais anglais du reste, le secours de son bras.

Le passage était vraiment difficile, mais on s'en tira très bien.

De l'autre côté, une diligence attendait encore les voyageurs et, une fois installés, la conversation s'engagea entre le monsieur âgé et le jeune homme.

— Vous êtes Français ?

— Oui, monsieur, je suis arrivé depuis peu en Ecosse et j'y viens pour enseigner la langue de mon pays.

— Belle langue ! je vous suis reconnaissant du service que vous venez de me rendre et je serais heureux de vous voir chez moi.

Il appela le conducteur, la diligence s'arrêta et le voyageur descendit.

— A bientôt, mon cher monsieur, dit-il à mon père, en lui serrant la main, venez me voir à Abbotstford, je suis Walter Scott.

* * Walter Scott !

Quelle joie pour un jeune homme de vingt ans de se trouver ainsi, tout à coup en relations avec un homme de génie ! Et avec quel bonheur, au retour, annonça-t-il cette nouvelle à son frère.

— Bravo, dit mon oncle, profite de l'occasion, va voir sir Walter Scott, c'est un honneur assez grand que d'être invité par lui.

Quelque temps après, mon père se rendit à Abbotstford, fut reçu avec la plus grande cordialité par le grand écrivain et sa femme — une Française, Mlle Charpentier, et y passa quelques jours.

* * Ce souvenir occupait une grande place dans la vie de mon excellent père et vous pouvez penser comme nous, les petits, nous l'écouions nous faire ce récit, vingt fois raconté, plus détaillé, et que je ne puis vous faire d'une manière exacte.

Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai lu Walter Scott avec passion. A douze ans je connaissais l'Ecosse, que je n'ai jamais vue, et j'aimais les Ecossais ; je les aime encore, car ce sont des gens de progrès et de travail. Et puis — que voulez-vous, il faut l'avouer — c'est aussi parce qu'ils aiment les Français que je leur rends la réciprocité.

La parole d'un Ecossais vaut un chèque, et ce n'est pas peu dire.

* * Un frère de Walter Scott est enterré à Québec.

Quand vous irez faire un pèlerinage à la cité des neiges, et que vous passerez rue Saint-Jean, entrez dans le vieux cimetière de l'église Saint-Mathew, vous y verrez la tombe du frère du barde écossais.

* * Puisque je parle littérature un mot de la Société Royale.

La réunion de 1894 aura lieu à Ottawa, le 2 mai.

Voici un aperçu des travaux qui seront lus :

M. J.-Edmond Roy a préparé une très curieuse étude cartographique sur les anciennes seigneuries de l'Acadie.

M. Dionne : Renseignements inédits sur les deux Raudot, intendants de la Nouvelle France.

M. Faucher de Saint-Maurice : Notes pour servir à l'histoire des officiers de la marine française, qui ont pris part à la guerre de l'Indépendance

américaine. Ce sont des scènes de la vie américaine et européenne du siècle dernier.

M. P. Decazes : Etude sur les armes trouvées par M. Scott, de Roberval, et que l'on croit provenir de Roberval lui-même, dont la disparition est toujours restée un mystère dans l'histoire du Canada.

Il y en aura bien d'autres, mais je ne vous donne que ceux connus jusqu'à présent.

On profitera de cette réunion pour inviter le comte d'Aberdeen à y assister et à en être un des patrons, comme l'ont fait ses prédécesseurs.

Cette collection de documents ne contient pas moins de dix neuf relations du siège.

Le lauréat, par W. Chapman. — Plus je lis cette chose et moins je puis comprendre pourquoi Chapman s'est donné tant de mal à se préparer un regret.

* * Quatre ouvrages canadiens ont vu le jour pendant le mois dernier ; je les cite par ordre de mérite.

Récits du Labrador, par H. de Puyalon. — C'est un recueil de scènes charmantes et délicieusement contées, un succès comme on en voit trop peu chez nous.

Ce petit livre, envoyé en France, y a été très apprécié, et la maison Didot a pris immédiatement des arrangements avec l'auteur pour le faire illustrer et en faire une édition de luxe.

Réminiscence, par Arthur Baies. — Toujours jeune, éblouissant, ce brave Baies. En le lisant, on l'entend parler lui-même avec ce brio, cette verve qui ne tarit jamais et le distingue si bien.

C'est un bon appoint au langage littéraire de cet excellent écrivain.

Sir William Phipps devant Québec, par M. Mayrand. — Compilation qui évitera bien des soucis aux chercheurs.

* * L'Intermédiaire des Chercheurs a fait une trouvaille.

" Il y avait, en 1829, à Bordeaux, une rue des Truies, dont les habitants demandaient, par pétition, le changement de nom.

Cette pétition portait les signatures de Groin, veuve Goret, Etienne Porcheret, Jean Bonneau, etc., etc.

L'archiviste de l'époque reçut le document et écrivit au dos :

Jean Bonneau, Porcheret,
Groin, veuve Goret,
Sur ce nom qui tant vous ennuie
N'allez point passer le torchon.
Habitez vous à la truie
Puisque vous tenez du cochon.

Pas bête, l'archiviste.

LE R. P. DE MONTIGNY

(Voir gravure)

Nous sommes heureux de publier aujourd'hui le portrait du R. P. de Montigny, le sympathique et populaire prédicateur du dernier carême à Notre-Dame, de Montréal. Ceux de nos lecteurs qui ont eu l'avantage d'entendre sa parole persuasive et élégante, nous sauront gré de leur conserver ainsi l'image de cet orateur distingué. Succédant, dans la chaire de Notre-Dame, à des prédécesseurs qui eussent pu être pour lui de redoutables adversaires dans une joute d'éloquence, il a su, cependant, se créer un grand nom dans le public catholique et littéraire de Montréal, et laissera dans les cœurs canadiens un long et sympathique souvenir.



Lundi de la semaine dernière ont été célébrées, dans la paroisse de Vaudreuil, les funérailles de son ancien et vénéré pasteur, M. Célestin Martin, décédé dans le courant de la semaine précédente. Le service a été chanté par le R. P. Blain, S. J. M. le chanoine Racicot a fait la levée du corps, et l'absoute a été chantée par Mgr Fabre. Après la cérémonie, le corps a été transporté dans la crypte de la cathédrale.

Sa Grandeur Mgr Fabre a célébré, dimanche, le 1er avril, le vingt-et-unième anniversaire de son élévation au trône épiscopal. Une messe pontificale a été célébrée, en cette occasion, à la cathédrale, Mgr Emard, évêque de Valleyfield, officiait, et le chœur a répété de nouveau la messe de Méhul, qu'il avait déjà exécutée avec un grand succès le jour de l'inauguration de la cathédrale. Le R. P. Hamond avait été chargé du sermon de circonstance.

Le 1er de ce mois, on a célébré, en Allemagne, le 79^e anniversaire de la naissance du prince de Bismarck. Le chancelier a reçu, dans la journée, un nombre énorme de lettres de félicitation, et a donné audience aux délégués des nombreuses sociétés savantes et autres, venus de tous les points de l'empire. L'empereur lui-même, quoique absent, lui a fait parvenir un télégramme de félicitations.

Mercredi de la semaine dernier, on a célébré à Québec le vingt-troisième anniversaire de l'élection de Son Eminence le cardinal Taschereau à la dignité épiscopale. Les représentants du clergé catholique du diocèse se sont rendus à Québec pour lui présenter leurs hommages. Mgr Gravel et M. le chanoine Archambault étaient présents à cette réception. Après une messe basse, dite à la basilique, par Mgr Taschereau, un *Te Deum* a été chanté en action de grâce.

Du 16 au 21 de ce mois, aura lieu un grand bazar organisé au profit de l'Institution des sourdes-muettes, 595, rue Saint-Denis.

Le programme sera, paraît-il, des plus variés : banquets, concerts, déclamations, concours etc., rien ne sera épargné pour donner à cette grande fête de charité tout l'attrait possible et désirable.

Nous sommes persuadés que nos lecteurs encourageront cette œuvre admirable des sourdes-muettes qui tend à soulager un des plus grands maux dont soit frappée l'humanité. Une mère pauvre apportait une pierre pour murer la porte de la prison où était enfermé son fils traître à la Patrie : nous, chrétiens, apportons notre obole pour soutenir l'asile qui doit abriter notre frère malheureux et délaissé.

Nous souhaitons au bazar et à ses zélés organisateurs un succès complet.

Mercredi soir a eu lieu, au Monument National, le concert au profit de l'Institution des jeunes aveugles, de cette ville. La foule nombreuse qui s'était rendue à cette soirée prouve la sympathie du public pour les infortunés pensionnaires de cet établissement. Le talent musical de ces jeunes gens, de ces jeunes filles est vraiment remarquable, mais quelle patience il a fallu pour arriver, avec eux, à un si beau résultat ! Et quels éloges ne méritent point les âmes charitables, les gens de cœur qui ont osé entreprendre la tâche si ardue d'ap-

prendre à de jeunes aveugles un art si délicat et si rempli de difficultés. Le concert de mercredi a été un succès et une preuve de l'excellent enseignement donné par l'asile. Mlles Eugénie Tessier, Cartier et Wilcam, MM. Bourdon, Baker, Goulet, Dubois et Clarke, ont eu les honneurs de la soirée, et les nombreux applaudissements qu'ils ont reçus leur ont bien prouvé que le public Montréalais sait toujours apprécier les artistes de talent, surtout lorsqu'ils travaillent pour la cause noble et sacrée du malheur !

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Z. St-Hyacinthe.—Votre "Marguerite" a été acceptée.

J.-B. C., Québec.—Reçu votre grande poésie : elle paraîtra prochainement.

Ludo, Montréal.—Votre dernier ouvrage est un peu mieux, mais ce genre ne convient pas au journal. Donnez nous quelque chose ayant un intérêt plus général, et conséquemment attirant plus les lecteurs.

SUR LA TERRE D'EVANGÉLINE EN 1864

LA TRAVERSE DU LAC DE TUSKET AU MILIEU DE LA NUIT



N'était alors au 24 juin, jour fécond en souvenirs que l'absence du pays et la distance qui m'en séparait alors me rendaient d'autant plus chères que c'était, ce jour-là, que l'on chômaît en Canada la fête patronale de mes compatriotes, devenue depuis celle des Acadiens : la Saint-Jean-Baptiste.

Mais si le souvenir de la patrie absente, évoqué au jour de l'anniversaire de la fête nationale, remplissait mon âme de suaves pensées, combien aussi m'était chère cette terre d'Évangéline, chantée par Longfellow, et à laquelle se rattache une page d'une histoire si étroitement liée à celle du Canada.

Levés à l'aurore, nous avions, ce jour-là, mon compagnon de voyage et moi, traversé le Lac de Tuskot au soleil levant, afin de profiter de la fraîcheur du matin pour nous rendre à un village acadien situé à l'intérieur des terres, sur les bords du Ruisseau-à-l'Anguille, charmant cours d'eau qui coule en serpentant vers la Rivière de Tuskot, laquelle se jette à la mer près du village du même nom.

Ce soir-là, nous revenions des Fourches, au confluent des deux rivières, à une heure avancée de la nuit, lorsqu'arrivés au bord du lac où nous avions pris pied à notre premier passage, nous nous aperçûmes que l'embarcation avec laquelle nous avions traversé le matin avait été ramenée durant notre absence sur la rive opposée : ce qui nous laissait l'alternative, soit de rester où nous étions jusqu'au retour du jour, soit de nous rendre à Tuskot d'où nous étions partis le matin, en faisant le tour du lac.

Il y avait bien sur le rivage une autre pirogue dont nous pouvions nous prévaloir ; mais on en avait retiré les rames, et en supposant que nous eûmes réussi à la mettre à flot au moyen de nos forces réunies, nous ne pouvions qu'aborder à l'extrémité du lac, là où le courant nous eût probablement conduit.

Ce mignon lac que nous avions traversé de jour sans y observer rien de remarquable, nous parut si beau au milieu de la nuit que nous ne pûmes résister au désir de nous aventurer sur ses eaux, alors planes comme une glace. C'est la résolution que nous primes en effet, en décidant que nous tenterions la traversée en lançant la pirogue, adoptant l'expédient de nous servir d'une simple perche à défaut d'aviron.

Il faisait une de ces nuits délicieuses si fréquentes dans la partie méridionale de la Nouvelle-Ecosse durant la mi-été. Pas un souffle de vent. Pas le moindre zéphir. L'air était embaumé par l'odeur des marguerites blanches et des violettes sauvages dont les alentours de ce lac sont semés :

fleurs odoriférantes qui n'exhalent leur parfum que la nuit. La lune, alors à son déclin, effleurait la cime des arbres. Ses rayons argentés se reflétaient à travers le clair feuillage, puis s'allongeaient sur la surface du lac et allaient se perdre dans l'ombre des bois voisins, à mesure que l'astre de la nuit disparaissait à l'horizon.

Une heure après notre départ de la rive, nous n'étions encore qu'à mi-traverse, quoique la distance d'une rive à l'autre ne fut guère plus que de quelques cents verges. Nous ne touchions plus fond avec notre perche, et le courant que nous croyions devoir nous conduire en bas du lac nous tenait stationnaires ; car ce petit lac d'eau douce, situé à un mille seulement de la côte, est au-dessous du niveau de la mer et n'a point d'issue, sauf quelques petits courants d'eau qui, retournant sur eux-mêmes, alimentent ses eaux.

Dans l'impossibilité où nous étions de diriger notre frêle nacelle à volonté, je contempiais, je savourais dans toute la plénitude de l'âme, cette scène enchanteuse dont je jouissais au milieu du silence de la nuit ; scène rendue d'autant plus sublime et poétique à mes yeux que je l'associais dans mon esprit à la location des lieux décrits par Longfellow et à un être quelconque que je m'imaginai voir errer sur les bords de cette délicieuse retraite sous la forme d'une femme. Était-ce bien là les lieux où le poète, mariant son imagination aux souvenirs du passé, était venu avant moi s'abreuver à la source des souvenirs ?

J'aime à le croire ; car cette pensée dilate encore mon cœur, à cet âge avancé de la vie, au souvenir de cette terre d'Évangéline que j'ai parcourue en tous sens et de cette traversée du lac de Tuskot faite au milieu d'une belle nuit.

L.-H. TREMBLAY.

LES DISTRAITS

Distrait comme un mathématicien est un dicton justifié. Le grand Newton a donné le mauvais exemple ; un jour, ne voulant pas interrompre son travail, il se préparait un œuf à la coque, lorsqu'au bout d'un moment il s'aperçut qu'il tenait l'œuf à la main et qu'il avait fait cuire sa montre à secondes, bijou du plus grand prix à cause de sa précision.

Le même Newton avait habitué ses chats à s'installer sans façon dans son cabinet de travail, mais la longueur des calculs du savant les avait leur patience proverbiale. Les vieux matous allaient se mettre en expectative près de la porte ; les plus jeunes, plus impatients, miaulaient impérieusement pour qu'on leur ouvrit. Continuellement interrompu, le savant se décida à faire une châtière juste assez large pour laisser passer les petits félins, qui étaient les plus turbulents de la bande. Mais les gros, qui voyaient les petits aller et venir à leur guise, se livrèrent à un tel sabbat, que Newton prit enfin le parti de faire pratiquer une châtière à côté de la petite.

Ampère, surnommé le distrait, remarqua, une fois qu'il se rendait à son cours, un petit caillou sur son chemin, et comme il n'était pas un savant exclusif, il le ramassa et l'examina. Tout à coup, le cours qu'il devait faire revint à son esprit, il tire sa montre, s'aperçoit que l'heure approche, il double précipitamment le pas, met le caillou dans sa poche et lance sa montre pardessus le parapet du pont des Arts.

Ampère ne manquait jamais, lorsqu'il avait terminé une démonstration sur le tableau, à l'École polytechnique, d'essayer les chiffres avec son mouchoir et de remettre dans sa poche, le torchon traditionnel, toutefois, bien entendu, après s'en être préalablement servi.

Enfin Ampère se mit un jour à calculer sur la caisse noire d'un fiacre, avec le bout de craie qu'il portait toujours sur lui. Le fiacre se mettant en marche, le mathématicien le suivit en courant pour continuer ses équations.

Mais voici qui est plus fort : on raconte qu'un géomètre, dont le nom nous échappe, quittant Paris pour aller se marier en province, et craignant d'oublier la chose, avait écrit en grosses lettres sur son calepin : " Me marier en passant à Tours."

COQUETTE

C'est ainsi que l'amour arrive.

Le flot refluit de la rive,
A regret, presque nonchalant.
Et lissait un tapis brûlant
De sable où s'imprimait si fine
Sa bottine....
Pardonnez-le-moi, mon ami,
Je l'aimais jà plus qu'à demi !

Sur un gros caillou nous allâmes
Nous asseoir à l'abri des flammes
Trop vives de l'après-midi ;
Et, semblant rêver elle dit :
—J'ai soif, va, la fontaine est proche
Sous la roche....
Rappelez-vous bien, mon ami,
Je l'aimais jà plus qu'à demi.

Goutte à goutte l'onde filtrée
Remplit la coquille nacrée
Que je rapportai, fol Hébé,
A la déesse. Et je tombai
A genoux pour qu'elle pût boire
Dans l'ivoire
De ma coupe pleine à demi :
Je l'adorais jà, mon ami.

Objet sacré que l'on révère,
Je baisai le bord de ce verre
Que sa lèvre avait effleuré.
Elle rit. Je m'étais leurré ;
J'avais été d'une coquette
La conquête.
J'étais amoureux, mon ami,
Et j'étais fou plus qu'à demi.

Je pris pour grâce un rire d'elle,
Sa rougeur pour aveu fidèle ;
Et quand elle écrivit mon nom
Sur le sable avec son talon,
En relevant un peu sa jupe
Je fus dupe
De son amourette à demi,
Mon pauvre ami, mon cher ami.

Tôt après, une vague folle
Vint effacer, amer symbole,
Mon nom dans le sable épilé.
Depuis, je me suis rappelé
Que les déesses de la terre
N'aiment guère.
J'en suis plus triste qu'à demi,
Mon pauvre ami, mon seul ami.

Jules Verne



II

L'OPÉRA



ALGRÉ la recommandation d'Horace, il était plus de huit heures quand tous ses amis, attardés par les mille et un détails minutieux que demande une toilette de soirée, furent réunis de nouveau dans la chambre où nous les avons vus quelques heures auparavant.

L'heure avancée servit de prétexte à Arthur pour suggérer de nouveau de retrancher le théâtre du programme de la fête.

Les autres n'y voulurent point consentir et il dut se résigner à s'ennuyer jusqu'au moment de la revanche, c'est-à-dire du souper.

On se précipita dans les escaliers afin de regagner le temps perdu.

Arrivés sur la seuil, on scrute en vain les té-

nèbres pour y découvrir un véhicule quelconque, mais ce fut en vain, car la chambre d'Horace n'était pas située sur une rue où il passe des voitures à tous les instants.

Il fallait donc se rendre à l'Opéra au pas de course, si l'on ne voulait pas s'exposer à trouver tous les sièges loués.

A Jacques qui, tout essoufflé, demandait quatre places voisines, on répondit qu'il ne restait que quelques billets pour des sièges isolés les uns des autres, et que, si l'on voulait être ensemble, il fallait prendre une baignoire, et vite, car il n'en restait plus que deux.

Après une courte consultation, les amis décidèrent de prendre l'une des baignoires. Cela écorchait un peu leur bourse, mais ils ne pouvaient hésiter.



Quand ils crurent que la sensation causée par leur arrivée fut calmée

Ce n'était pas souvent, qu'ils pouvaient se payer le luxe d'une loge à l'Opéra, aussi cela les relevait-il à leurs propres yeux, quand ils constatèrent qu'ils devaient occuper, pendant quelques heures, une position si prééminente, et un soir d'abonnés, encore.

C'était, en effet, la première de *Carmen* que l'on donnait.

La moitié de l'ouverture était jouée quand ils firent leur apparition dans la baignoire.

Ils prirent possession de leur siège d'une manière indépendante et avec un air d'habitues, et écoutèrent attentivement les dernières mesures de l'orchestre.

Quand ils crurent que la sensation causée par leur arrivée fut calmée, ils risquèrent discrètement chacun un œil dans la salle, scrutant tous les coins pour trouver des figures connues.

Ils avaient déjà salué deux ou trois connaissances indifférentes, lorsque Louis demanda :

—Voyez-vous mademoiselle V.... ?

—Où ça ? firent les autres.

—A l'avant-dernière rangée de l'orchestre, de l'autre côté de la salle. Elle est avec mademoiselle P....

—Tiens, c'est vrai ! dit Horace en prenant une pose d'homme sérieux. Nous ont-elles vus ?

—Je ne sais pas. Fais attention, mademoiselle V.... regarde par ici.

Et tous les regards se portèrent sur la scène ; le rideau se levait.

Pendant le premier acte, les demoiselles de l'orchestre et les chanteuses de l'Opéra attiraient tour à tour l'attention des jeunes gens, si bien que l'on n'eut pu dire de quel côté leurs regards s'arrêtaient avec plus de plaisir.

L'immense carte d'annonces qui remplace, pendant les entr'actes, le rideau ordinaire de la scène, s'étant déroulé devant les spectateurs, les amis se levèrent ensemble avec l'intention commune de se diriger vers le foyer. Comme ils allaient entrer, ils se trouvèrent en face des jeunes filles de l'orchestre qui, elles aussi, profitaient des quelques minutes d'entr'acte pour se délasser. Les deux jeunes filles que les amis avaient déjà remarquées et nommées étaient accompagnées de deux de leurs connaissances, qu'ils n'avaient pas l'honneur de connaître.

Ils saluèrent et allaient passer outre, lorsque Horace, dont les batteries étaient toujours prêtes pour l'action, se ravisant, ouvrit le feu en lançant à mademoiselle V. ce trait plein d'esprit et qu'il croyait infaillible pour s'attirer les bonnes grâces du beau sexe :

—Mademoiselle, vous êtes jolie comme un ange dans cette toilette.

(Je crois qu'il est intéressant de faire remarquer que c'est ainsi qu'il abordait toutes ses conversations avec les femmes.)

Et il se mit la bouche en cœur.

—Ainsi que mademoiselle P., se hâta d'ajouter Arthur, en esquissant son sourire le plus gracieux, qui était devenu proverbial parmi ses amis.

—Ainsi que toutes ces demoiselles, crut devoir rectifier Louis.

Jacques ne voulut pas passer cette occasion de faire, selon son habitude, un calembour aussi bête qu'original :

—Elles en seraient de véritables s'il ne fallait que de moi zèle !

—Mais !... il ne leur manque que des ailes !

—Si nous ne finissez pas, vous les rendrez timides comme des gazelles.

Et de même qu'un écho se répercutant de rocher en rocher, on entendit zèle se répéter de bouche en bouche, sans que l'on put savoir d'où venait le son.

Les jeunes filles, n'ayant pas prévu une attaque aussi formidable, furent mises hors de combat par cette décharge spirituelle et n'eurent pas la force de riposter. Elle se rendirent devant les armes supérieures de leurs assaillants et signifièrent leur capitulation par un gracieux sourire. La victoire était complète et chacun se l'attribuait.

Après quelques minutes de pourparlers d'un caractère plus pacifique, Horace allait recommencer les hostilités, lorsque le timbre électrique invita, bien à propos, chacun à reprendre son siège. On s'inclina et les deux camps se séparèrent.

De retour dans leur baignoire, les quatre héros commencèrent à discuter la situation.

—Si nous leur demandions pour aller les reconduire ? interrogea Horace.

—Et le souper ? s'écria Arthur avec anxiété.

—Nous irons après.

—Quel dommage que nous ne puissions pas les amener avec nous !

—Bah ! n'y songeons plus et regardons plutôt cette jolie scène d'amour.



Carmen dans sa cachucha pour Don José

Les phrases qui précèdent avaient été prononcées à des intervalles assez éloignés et la dernière faisait allusion à la scène, où, à la fin du second acte, Carmen danse sa cachucha pour Don José. C'est l'une des plus jolies et des plus naturelles que je connaisse au théâtre.

Les quatre amis ne parlèrent plus jusqu'à ce que le rideau étant tombé de nouveau ils purent se diriger encore une fois vers le foyer, ostensiblement pour y fumer une cigarette, mais en réalité dans l'espoir de rencontrer le gentil bataillon qu'ils avaient vaincu si galamment quelques instants auparavant. Mais il ne se montra pas.

—C'est par decorum, dit Horace, qui se refusait toujours à douter de la puissance d'attraction qu'il croyait exercer ; elles viendront entre le troisième et le quatrième acte.

—Je crois, au contraire, dit Arthur, qu'elles ne viendront pas du tout. Elles doivent en avoir assez.

En effet, elles ne quittèrent plus leurs sièges. Après la représentation, Horace recommanda à

ses compagnons de se dépêcher afin de pouvoir parler aux jeunes filles à leur sortie, mais comme ils ne partageaient pas son enthousiasme, ils firent si bien qu'ils laissèrent les jeunes filles sortir sans les molester.

Le Don Juan dut, en conséquence, modérer son ardeur et se résigner à finir la veillée comme il l'avait commencée, sans représentants du sexe tout rempli de vertus et d'attraits.

Il se consola bien vite en songeant à la seconde partie du programme qui restait encore à remplir, et la perspective des quelques verres de bon vin qu'il s'était promis de déguster, ainsi que ses compagnons, contribua fortement à lui faire oublier avec une rapidité merveilleuse sa déception d'il y avait quelques minutes.

Le désir de quitter le théâtre d'une manière respectable et digne, augmenté de l'impatience de se trouver réunis autour d'une table bien garnie, les décidèrent à prendre une voiture de place.

—A l'Occidental ! cria Horace au cocher.

(A suivre)



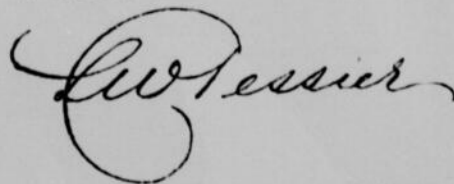
Les écrivains de toutes les littératures

M. LÉONIDAS-WILFRID TESSIER

Nous publions, aujourd'hui, le portrait d'un homme bien connu autrefois dans le monde financier et littéraire, de cette ville.

M. Tessier est né à Montréal, le 23 février 1832. A sa sortie du collège de Montréal, il entra au bureau de l'Ordre, qu'il abandonna plus tard pour occuper une place à l'Hôtel-de-Ville. Le 10 novembre 1865, il était fait trésorier municipal de Montréal.

Le 20 avril 1855, il avait épousé Mlle Virginie Sentenne. De ce mariage sont nés plusieurs enfants, dont l'un est Mlle Eugénie Tessier, la cantatrice bien connue.

M. Tessier suivit de près le mouvement littéraire au Canada, d'abord comme président de l'Union catholique, et ensuite comme directeur de la *Revue Canadienne*.

Cet homme estimé est mort le 1er décembre 1876.

M. G.-A. Dumont, devant publier prochainement les écrits et la biographie de M. Tessier, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage de notre collaborateur pour mieux connaître l'homme dont nous venons de parler.—X. Y. Z.

LE CÔTÉ AMUSANT DES ANNONCES

Combien de lecteurs, après avoir lu les nouvelles et les notes de la rédaction dans une gazette, s'amuseront à lire les annonces ?

A moins d'avoir à y chercher quelque chose pour soi-même, bien peu donneront plus qu'un coup d'œil distrait sur cette partie du journal.

Pourtant, en outre que vous apprendrez que M. Un Tel vend ses marchandises à très bas prix, vous trouverez un côté amusant fourni par la manière dont l'annonce a été rédigée.

Ainsi, l'autre jour, j'avais dans les mains une petite feuille, imprimée à plusieurs cents lieues d'Ottawa. Après en avoir lu le plus intéressant, machinalement d'abord, j'examinai les colonnes employées par les marchands, etc., pour offrir leurs marchandises au public. Dans cet examen je rencontraï une annonce qui me charma tout de suite. Je portai alors plus d'attention aux autres avis du genre, et je me procurai quelques instants de gaieté en y découvrant plusieurs cas semblables au premier.

Je vis d'abord, en grosses lettres, au commencement d'une annonce :

GROSSERIES ET ÉPICERIES

—Tiens, tiens, me dis-je, ce n'est pas trop mal cela pour des *Canadiens* ; (car l'annonce est celle d'une trinité sociale : M. Untel, Chose & Cie) ils seront certains d'être compris, mais à qui s'adressent-ils ? Leurs lecteurs ne comprendraient ils pas le mot français : *épicerie*, puisqu'il faut leur mettre avant : *grosseries* ?

Ces mêmes gens-là vendent aussi des *candies*. C'est une erreur faite par l'apprenti typographe, pensai-je, il a voulu faire des siennes, mais quand sur une autre page j'aperçus la même faute, je changeai d'opinion.

Un horloger-bijoutier vend des montres très utiles pour prendre le temps des *trottes* de chevaux. Ce mot-là ne m'a pas *trotté* longtemps devant les yeux. Vite, je prends le dictionnaire de Larousse, et j'y vois :

"Trotte, n. f., espace de chemin."

Evidemment l'horloger n'a pas employé le meilleur terme.

Un qui doit être fatigué quand il est chez lui, c'est cet agent qui vend des machines à coudre et qui en a " toujours en mains à sa résidence."

Un autre bijoutier vend des lunettes, etc., " dont la propriété est de *renforcer* la vue. C'est en cela qu'elles surpassent toutes les autres." Je le crois bien, parceque tout ce que les autres peuvent faire, c'est de *renforcer* la vue.

Encore un disciple de saint Eloi. Celui-ci offre aux acheteurs, des *entoucas* ; orthographe nouvelle que l'Académie française adoptera après l'avoir vue.

Un marchand annonce au public : " qu'un tailleur est *attaché* à son établissement." Il ne nous dit pas si c'est depuis longtemps et jusques à quand il le gardera *attaché*. Toutefois, le pauvre captif a nos sympathies.

Voici un charron. C'en est un bon, je vous l'assure, mais il a une *spécialité*. C'est à dire qu'il excelle à faire certaine chose mieux qu'une autre, dans son métier. Oui, il a une *spécialité*. Savez-vous ce qu'elle est ? Eh bien ! sa *spécialité* à lui, comme charron, c'est : *toutes sortes de voitures*. Pas mal, n'est-ce pas ? Voulez-vous une charette, une calèche, un tombereau, ou un landeau ? Ne vous gênez pas, commandez : monsieur est *spécialiste*, et la construction de toutes ces voitures entre dans sa *spécialité*.

Deux négociants, en société, remercient leurs clients du patronage reçu d'eux par le passé, et leur offrent " trois magnifiques peintures à l'huile,

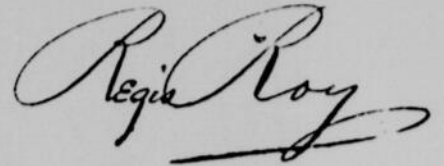
encadrées, évaluées à dix piastres chacune, que tous pourront gagner."

Que dites vous de cela ! Je ne connaissais qu'un autre cas qui ressemble à cette affaire.

Un jour, en Palestine, un Homme (divin) avait fait distribuer parmi une multitude de personnes quelques pains et poissons ; il y en avait eu pour tout le monde et de reste.

Nos deux braves amis feront, je suppose, pour le profit de leurs pratiques, un miracle que l'on pourra nommer : le miracle des trois peintures à l'huile, que tous pouvaient gagner.

Dans les journaux des grandes villes, ces annonces au côté amusant se lisent plus rarement, mais on en voit parfois.



NOTES ET IMPRESSIONS

Si le silence est d'or et la parole d'argent, la vérité est de fer.—A. VANDELET.

Le temps est le plus mortel ennemi des gens qui ne font rien.—MARC DE FONTENELLE.

Tous les concepts d'honnêteté, de justice, d'autorité, de liberté, des droits et de devoir, ont été bouleversés dans ce siècle.—LÉON XIII.

L'homme d'action n'est ni un savant, ni un artiste, ni même un homme très vertueux, la sottise et la méchanceté des hommes le forçant à pactiser avec elles.—E. RENAN.

PRIMES DU MOIS DE MARS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de MARS, qui a eu lieu samedi, le 7 avril courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	39,131....	\$50.00
2e prix	No.	8,983....	25.00
3e prix	No.	871....	15.00
4e prix	No.	9,991....	10.00
5e prix	No.	17,968....	5.00
6e prix	No.	38,747....	4.00
7e prix	No.	48,688....	3.00
8e prix	No.	6,674....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

381	8,771	17,790	24,924	33,440	40,652
391	8,940	18,103	25,455	34,213	41,202
1,250	9,141	19,878	25,852	34,617	42,050
2,190	9,728	20,280	26,013	35,090	42,334
2,854	10,512	20,429	27,074	35,771	42,525
3,337	11,327	20,442	27,557	35,940	43,512
4,474	12,418	20,521	28,127	36,705	44,169
4,877	12,656	21,306	28,486	36,814	45,325
4,916	12,722	21,930	28,826	37,230	46,960
5,251	13,521	22,381	29,915	37,447	47,279
5,327	14,253	22,870	30,125	38,235	47,532
5,710	15,734	23,153	30,440	38,450	48,321
6,686	15,823	24,296	31,666	39,363	49,344
7,955	16,538	24,579	32,341	40,029	49,834
7,966	17,016				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MARS, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec



L'EMPEREUR DE RUSSIE ET SON ETAT-MAJOR



AVRIL

Lorsqu'un homme n'a pas d'amour,
Rien du printemps ne l'intéresse ;
Il voit même sans allégresse,
Hirondelles, votre retour ;

Et, devant vos troupes légères
Qui traversent le ciel du soir
Il songe que d'aucun espoir
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi, ce spleen a trop duré,
Et quand je voyais dans les nues
Les hirondelles revenues,
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

Mais, depuis que toute ma vie
A subi ton charme subtil,
Mignonne, aux promesses d'avril
Je m'abandonne et me confie.

Depuis qu'un regard bien-aimé
A fait refléurir tout mon être,
Je vous attends à ma fenêtre,
Chères voyageuses de mai.

Venez, venez vite, hirondelles,
Repeupler l'azur calme et doux,
Car mon désir qui va vers vous
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.

FRANÇOIS COPPÉE.

UNE ÉPISODE DE NOTRE HISTOIRE



PRÈS sa glorieuse mais inutile victoire de Sainte-Foy, lorsqu'il vit que la mère patrie abandonnait la Nouvelle-France, Lévis se replia sur Montréal.

Dans la nuit du 5 septembre, il fut tenu une assemblée chez le marquis de Vaudreuil. Les principaux officiers de l'armée étaient présents.

Amherst s'avancait avec une armée de quinze mille hommes, Murray avait sous ses ordres quatre mille hommes et l'armée du lac Champlain forte de dix mille hommes pouvait se joindre à ces dix-neuf mille guerriers à quelques jours d'avis.

A ces trente mille soldats, de Lévis pouvait opposer à peu près trois mille hommes, soit trois Français contre dix Anglais. Les provisions étaient épuisées, les munitions étaient à la veille de l'être. Les fortifications de Montréal étaient en ruine. La perspective, on l'avouera, n'était pas encourageante.

Bigot lut un mémoire sur la situation de la colonie et soumit à l'assemblée un projet de capitulation rédigé par lui. Tout le monde pensa comme Bigot, qu'il était préférable d'obtenir une capitulation avantageuse à une défense opiniâtre qui ne différerait que de quelques jours la perte de la colonie. Bourgainville fut envoyé auprès de Amherst pour proposer une suspension d'armes d'un mois. Celui-ci refusa et donna six heures à Vaudreuil pour en venir à une détermination.

On envoya à Amherst le projet de capitulation préparé par Bigot.

Le premier article de ce projet se lisait comme suit :

"Vingt quatre heures après la signature, le général anglais fera prendre par les troupes de Sa Majesté Britannique possession des portes de la ville de Montréal, et la garnison anglaise ne pourra y entrer qu'après l'évacuation des troupes françaises."

Amherst écrivit à la marge.

"Toute la garnison de Montréal doit mettre bas les armes et ne servira point pendant la présente guerre.

"Immédiatement après la signature de la présente, les troupes du roi prendront possession des portes et posteront les gardes nécessaires pour maintenir le bon ordre dans la ville."

Presque tous les autres articles furent accordés. Cet article était humiliant. M. de Bourgainville fut envoyé pour faire des représentations à Amherst, qui ne voulut rien entendre. Dans la nuit, on envoya M. de la Pause pour lui demander d'ajouter à cet article "que l'armée pourrait servir en Europe." Amherst demeura inflexible.

C'est alors que M. de Lévis présenta le mémoire suivant à M. de Vaudreuil :

"Aujourd'hui, 8 septembre 1760.

"M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur général de la Nouvelle France, nous ayant communiqué les articles de la capitulation qu'il a proposés au général anglais pour la reddition du Canada et les réponses à ses lettres, et ayant lu dans les dites réponses que ce général exige pour dernière résolution que les troupes mettent bas les armes et ne serviront point pendant tout le cours de la présente guerre, nous avons cru devoir lui représenter, en votre nom et en celui des officiers principaux et autres, des troupes de terre, que cet article de la capitulation ne peut être plus contraire au service du Roi et à l'honneur de ses armes, puisqu'il prive l'Etat du service que pourroient lui rendre, pendant tout le cours de la présente guerre, huit bataillons de troupes de terre et deux de celle de la marine, lesquelles ont servi avec courage et distinction, service dont l'Etat ne seroit pas privé si les troupes étoient prisonnières de guerre et même prises à discrétion.

"En conséquence, nous demandons à M. de Vaudreuil de rompre, présentement tout pourparlers avec le général anglais et de se déterminer à la plus vigoureuse défense dont notre position actuelle puisse être susceptible.

"Nous occupons la ville de Montréal qui, quoique très mauvaise et hors d'état de soutenir un siège, est à l'abri d'un coup de main et ne peut être prise sans canon. Il seroit inouï de se soumettre à des conditions si dures et humiliantes pour les troupes, sans être canonnés.

"D'ailleurs, il reste encore assez de munitions pour soutenir un combat, si l'ennemi vouloit nous attaquer l'épée à la main, et pour en livrer un, si M. de Vaudreuil veut tenter la fortune, quoique avec des forces extrêmement disproportionnées et peu d'espoir de réussir.

"Si M. le marquis de Vaudreuil, par des vues politiques, se croit obligé de rendre présentement la colonie aux Anglais, nous lui demandons la liberté de nous retirer avec les troupes dans l'île Sainte-Hélène, pour y soutenir en notre nom l'honneur des armes du Roi, résolu de nous exposer à toutes sortes d'extrémités plutôt que de subir des conditions qui nous y paroissent si contrares.

Je prie M. le marquis de Vaudreuil de mettre sa réponse par écrit au bas du présent mémoire.

"Signé : LE CHEVALIER DE LÉVIS."

M. de Vaudreuil répondit au mémoire du chevalier de Lévis par les lignes suivantes :

"Attendu que l'intérêt de la colonie ne nous permet pas de refuser les conditions proposées par le général anglais, lesquelles sont avantageuses au pays dont le sort m'est confié, j'ordonne à M. le chevalier de Lévis de se conformer à la présente capitulation et faire mettre bas les armes aux troupes.

"A Montréal, le 8 septembre 1760.

"Signé : VAUDREUIL."

M. de Lévis, voulant épargner aux troupes une partie des humiliations qu'elles allaient subir, leur fit brûler leurs drapeaux pour les soustraire à la condition de les remettre aux ennemis.

Le chevalier de Lévis s'embarqua à Québec le 18 octobre et mit pied à terre à La Rochelle le 26 novembre.

Quelques mois après, il adressa la lettre suivante à Pitt, premier ministre d'Angleterre :

"17 février 1761.

"La capitulation qui a été faite entre M. le général Amherst et M. de Vaudreuil, gouverneur

général du Canada, porte que les troupes que je commandois dans ce pays ne doivent pas servir dans la présente guerre. C'est un événement très contraire et décisif pour ma fortune, puisqu'il m'empêchera de mériter les grâces qu'il pourroit plaire au Roi mon maître de m'accorder. La générosité avec laquelle j'en ai usé envers les troupes de Sa Majesté Britannique que le sort de la guerre a fait tomber dans mes mains et mon humanité à empêcher les cruautés des sauvages, ce qui est connu de tous les officiers généraux et particuliers des troupes anglaises qui ont servi en Amérique, me font espérer que vous voudrez bien vous intéresser pour moi auprès de Sa Majesté le Roi d'Angleterre pour me permettre de servir.

"Je vous prie de vouloir bien vous ressouvenir que j'ai eu l'honneur de vous voir en Angleterre, et que vous aviez de l'estime et de l'amitié pour M. le maréchal et Mme la maréchale de Mirepoix. En cette considération, j'ose espérer que vous voudrez me procurer la satisfaction que je désire ; j'en aurai toute la reconnaissance possible. Je vous supplie de considérer que ce ne seroit qu'un particulier que Sa Majesté le Roi d'Angleterre priveroit de la suite de sa fortune. J'attends tout de vos bons offices."

Un mois après, le général vicomte Légonier lui apprit par la lettre suivante que le roi d'Angleterre lui permettait de servir :

"A Londres, le 10 mars 1761.

"Monsieur,

"J'ai reçu avec plaisir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, puisqu'elle me rappelle le souvenir d'un parent et d'un ami de M. et de Mme de Mirepoix que j'honorais intimement.

"J'ai eu l'honneur de mettre sous les yeux de Sa Majesté le désir que vous avez de servir et les avantages qui vous en résulteroient.

"La manière généreuse avec laquelle vous avez traité nos Anglais a d'abord déterminé Sa Majesté d'accorder votre demande.

"Vous êtes donc en liberté, monsieur, de servir en Europe seulement. Si le Roi excepte l'Amérique, c'est votre faute, vous y avez servi avec trop de distinction.

"Je vous souhaite, monsieur, tout ce qui peut contribuer à votre satisfaction."

Et Pitt lui-même lui écrivait :

"A Whitehall, le 24 mars 1761.

"Monsieur,

"Ce n'est un vrai plaisir de pouvoir vous apprendre l'agréable nouvelle que le Roi m'a autorisé à vous dire que, malgré la capitulation faite entre M. le général Amherst et M. de Vaudreuil, vous avez la liberté de servir, pourvu que ce soit en Europe. Je me flatte, monsieur, que cette restriction ne sauroit vous être gênante, ni préjudiciable en aucune façon à vos vues d'avancement.

"C'est avec bien du regret que j'ai été dans l'impossibilité de vous faire réponse plus tôt, m'étant trouvé, pendant quelques semaines, alité par un sérieux accès de goutte, ainsi que de n'être pas à présent à même de me servir de ma plume pour vous assurer des sentiments de l'estime sincère et de la considération la plus parfaite.

"PITT"

Le chevalier de Lévis prit le service immédiatement. L'année suivante, il se signalait par sa bravoure à Johannisberg, gagna son bâton de maréchal de France en 1763 et mourut en 1787.

R. G. P.

Il est une espèce de haine qui ne s'éteint jamais : c'est celle que la supériorité inspire à la médiocrité. —PASQUIN

Sous prétexte d'étendre et de multiplier nos jouissances, nous perfectionnons chaque jour l'art de nous tuer nous-mêmes.—G.M. VALTOUR.

Sitôt qu'un État augmente ce qu'il appelle ses troupes, les autres soudain augmentent les leurs ; de façon que l'on ne gagne rien par là que la ruine commune.—MONTESQUIEU.



LA FERME

I

L'AUTOMNE, dès les premiers labours, Jean Gabri avait loué un orphelin descendu des Cévennes, Hubert, campagnard de bonne souche. La fermière était morte au printemps, après avoir de son cœur et de ses bras contribué autant et plus que son homme à la création de leur patri-

moine. Depuis vingt ans, le terrien souffrait de rhumatismes, par crises nombreuses, croissantes d'intensité, et il négligeait la besogne, en se plaignant de l'usure de son corps.

Aujourd'hui, les voisins ne voyaient plus guère dans les vignes que le garçon de ferme et Palmyre, l'unique enfant de Jean Gabri.

Cette grise après-midi de novembre, le maître, seul dans la salle commune de sa demeure, évoquait tristement les hivers d'autrefois, les joyeux renouveaux pleins d'espérances, les ardeurs étés pleins d'amour et de travail. Les coudes sur la table, avec torpeur il songea aux indécis lendemains, à sa vieillesse prématurée, au destin de sa terre, au destin de sa fille. Des larmes roulèrent sur ses joues d'écorce rugueuse ainsi que le soir doré où l'épouse trépassa.

Palmyre survint. Alerte et contente, elle parcourait la cuisine, rangeant le buffet, soufflant le feu, balayant, époussetant, dévouée avec tant de plaisir à son ménage. Ensuite, pour cuire sa veste des dimanches, elle s'assit contre la fenêtre aux menus carreaux bordés de toiles écarlates. Jean Gabri considérait sa fille délicieusement, en dessous, ému de fierté. Il ne songeait qu'à elle, maintenant ; Palmyre était la plus jolie demoiselle des environs ; brune, grande, les joues rouges, les bras hardis, et elle refusait les plus riches mariages. Pourquoi cet entêtement, ces caprices de petite folle ! Le fermier ne savait point, et de tels dédains l'inquiétaient pour l'avenir.

Alors, comme son âme attendrie s'alanguissait en un désir de consolation, il s'épancha, continua tout haut, d'une voix douce, l'expression de son éternel souci :

— Penses-tu quelquefois à la ferme, Palmyre ! Tu devrais me donner bien vite un remplaçant, avant que je meure, moi aussi.

L'héritière baissa la tête. Ses doigts tremblaient sur le corsage en cousant.

— Tu ne réponds pas ! Tu as peut-être un amoureux, le fils de quelque ferme sans doute ?

— Non, soupira-t-elle, le front toujours baissé.

— Tu ne veux donc pas te marier ?

— Si.

— Eh bien ?

— Oui, je veux me marier. Mais... je n'ose pas dire. Mon amoureux n'a pas d'argent, il ne sait même pas que je pense à lui. C'est lui seul que je veux, les autres ne me semblent que des sots et les menteurs, des affamés de notre bien.

— Pas d'argent ! grommela Jean Gabri. Et sa famille ? Ce n'est pas un vagabond, je suppose, un enfant perdu ?

— Non. Il est honnête et bon comme le pain. Oh ! vous le connaissez. Il vaut trois hommes à l'œuvre.

Palmyre peu à peu avait dressé son buste sur la chaise. Le fermier cachait son visage entre les mains, pensivement.

— Encore un malheur, je parie, murmura-t-il. Tu as dit que je connaissais ton prétendu ? Voyons.

Elle hésita, la bouche humide comme d'un baiser. Le maître sourit de sa confusion. Alors, levant les

yeux volontaires, elle proféra le nom si doux à son cœur et à ses lèvres :

— Hubert.

Et elle rougit, se tourna vers la fenêtre, vers les terres opulentes qui se développaient sur le coteau, jusqu'à la route blanche. Tout à coup, elle aperçut le jeune homme.

Il cheminait, si beau, si grand dans les brumes du soir. Et il rentra, sa pioche à l'épaule, d'un pas radieux. Il fredonnait une chanson de ses montagnes, insouciant, inattentif au silence bourru de Jean Gabri.

II

Palmyre et Hubert n'avait pas échangé le moindre aveu. Presque aussi muets tous deux que la glèbe, soit à l'ouvrage, soit dans la maison, ils vivaient en camarades. Quelquefois, ils se courtoisaient par de furtives prévenances des taquineries, des jeux d'écoliers. Leurs silences, quand ils étaient seuls, frissonnaient d'une jouissance de rêve où ils confondaient leurs âmes.

Le lendemain avant midi, ils se rencontrèrent au puits de la cour : Hubert menait boire son cheval, Palmyre puisait de l'eau pour laver du linge. Le faraud, désireux d'éviter une fatigue à son amie, voulut tirer les lourds seaux de bois. Mais celle-ci, plaisamment, résistait.

Leurs mains rudes se heurtèrent, ils s'embrasèrent presque. Ravis, les yeux dans les yeux, ils tressaillèrent d'une ivresse profonde et d'un espoir.

Le cheval, indiscret, leva sa tête velue, et, les naseaux trempés de gouttes ruisselantes, contempla les amoureux.

Palmyre avait cédé enfin. Pendant que le jeune homme se penchait sur le puits, elle se confessa, comme s'il l'eût questionnée :

— Hier, mon père m'a parlé de mariage... Je lui ai dit la vérité.

— Ah !... Qu'est-ce qu'il a dit ? répliqua Hubert, qui s'appropriait à remplir le baquet.

Seulement, le pataud broncha, inonda le sol boueux contre la margelle.

— Il n'a rien dit, chuchotta la paysanne, soulagée d'une telle douleur d'amour.

Deux oiseaux, en gazonnant, tournoyèrent au-dessus d'eux, puis s'envolèrent très haut dans l'azur.

— Je crois que je mourrais si cela n'était pas, conclut Hubert.

Il saisit le cheval par la bride, et lentement il s'éloigna.

Palmyre se comptait à rester, les bras inertes, contre le puits, dans ce morceau d'espace où frémissaient encore leurs paroles d'amour. Pourtant, elle redoutait le pouvoir de son père, et parfois une ombre brutale chassait sa vision de bonheur.

Désormais, ils s'évitèrent. On ne les vit plus souvent ensemble dans les propriétés. Ils étaient gênés l'un devant l'autre. Quand le maître les abandonnait seule, ils ne parlaient point. A la rencontre de leurs regards, qui semblaient se chercher, ils tressaillaient, comme si Dieu les eût surpris.

Hubert méditait des projets de fortune et de joie. Mais, par intervalles, un désespoir le frappait, il doutait de son amour, avait une horreur des jours prochains. Bientôt il mollit à l'ouvrage, les semaines lui parurent interminables. Si Palmyre était loin, il languissait comme dans un désert.

Jean Gabri remarqua l'indolence de son garçon de ferme. Mais il n'articula aucun reproche. Lui aussi, souffrait d'incertitudes. Comment se fâcher, d'ailleurs ? S'il congédiait Hubert, que ferait Palmyre ? Et sa face restant fermée comme un mur, il s'accoutumait à l'appéhension du désastreux mariage.

III

Les mois passèrent, l'hiver, le printemps.

En avril, le jour anniversaire du décès de la fermière, Jean Gabri et sa fille, parés d'habits de fêtes, partirent pour la ville.

Ils allaient à la messe de neuf heures dire les prières de deuil. Hubert avait tenu à les suivre. On parlait de la pauvre défunte avec tant de peine et de douceur qu'il regrettait de ne l'avoir pas connue.

Jean Gabri, très ingambe à cette heure matinale,

odorante et lumineuse de rosée, s'était mis entre les deux enfants. Par les jeunes verdure, sous les plaines limpides du ciel, tous les trois cheminaient d'un pas monotone, sans paroles, le cœur gros. La même peine les obsédait, l'inquiétude du mariage. Pourtant, Jean Gabri, attendri par l'affection filiale d'Hubert, sentait défaillir sa résistance.

Après la messe, sans s'attarder à baguenauder devant les magasins de la grand'rue, ils s'en retournèrent. Le vieux, çà et là, bavardait avec empressement, avec un trouble de folie, et les deux farauds intrigués, s'examinaient en dessous en riant.

On déjeuna dès l'arrivée. Ensuite, le travail étant interrompu le jour de deuil, Jean Gabri traîna une chaise devant la porte. Palmyre et Hubert s'assirent auprès de lui, sur le banc de pierre.

Ils portaient encore les habits du dimanche. Le soleil, au zénith, sur les horizons bleus, resplendissait. Perdues dans l'immensité de la nature, leurs trois âmes demeuraient recueillies sous la même pensée.

Enfin, le maître, oppressé depuis trop longtemps par ces incertitudes, promptement se soulagea.

— Hubert, dit-il, n'attendons pas davantage. Nous sommes francs, nous autres. Réponds-moi : Est-ce que tu veux épouser Palmyre à cause d'elle ou à cause de la ferme ?

Hubert pâlit, regarda stupéfaitement son maître, et son cœur robuste, outragé par le brutal soupçon de convoiter un héritage, tremblait de colère et de honte. Calme, humilié, il bredouilla des excuses, puérilement.

Mais Palmyre tout à coup se prosterna sous les mains de son père, et, d'une émotion religieuse, en sanglotant, elle confessa que sans Hubert elle ne pourrait pas aimer la ferme.

Après huit jours moroses, le paysan consentit. Le mariage fut fixé pour l'automne à la fin des vendanges ; tous les voisins y seraient invités, tous, riches et pauvres. Les terres de Jean Gabri ne nourrissaient point la haine.

Désormais, Jean Gabri ne sortit plus de sa demeure. Aux heures tièdes, il s'asseyait dans la cour, sous la treille. Il souffrait trop de voir qu'un autre parcourait souverainement les belles vignes qu'il avait plantées.

Les vendanges se terminèrent à la gloire d'Hubert. Palmyre était fière de lui. Bientôt le bonheur des fiancés éclaira l'âme du vieux. Mais, la veille des noces, tandis que, malgré lui encore, il admirait au travail la vaillance de nouveau maître, Jean Gabri mourut devant sa ferme, au blond soleil, parmi le silence des solitudes.

GEORGES BEAUME.

PROPOS DU DOCTEUR

LE SOMMEIL DES ENFANTS

Quand vous couchez un enfant, placez-le sur le côté droit plutôt que sur le côté gauche. Deux fois au moins dans les 24 heures, il doit être remis sur le côté gauche. Quand un enfant est éveillé, laissez-le sur le dos. C'est la seule posture qui lui permette de remuer librement les jambes et les bras.

Placez le berceau d'un enfant de manière que la lumière tombe également sur les deux yeux, ce qui l'empêche de prendre l'habitude de loucher.

Les petits enfants ne peuvent pas dormir trop longtemps. Un long et calme sommeil est pour eux un très bon symptôme, et on ne doit les en priver sous aucun prétexte. Le sommeil chez l'enfant amène une circulation meilleure et plus uniforme et facilite l'assimilation des aliments. De plus, la posture horizontale est la plus favorable à la croissance et au développement physique du petit enfant, qui vit comparativement beaucoup plus vite que l'adulte ; chez lui, la circulation du sang est bien plus rapide que chez l'adulte et tout stimulant agit puissamment sur lui.

La Petite, grand roman populaire par Edouard Cadol, qui a été lu par toute l'Europe, est en vente pour 5 cts à la librairie G. A. et W. Duwont, 1826, rue Ste-Catherine. Empressez-vous de l'acheter.

NOTES & FAITS



Les tics royaux et impériaux

Le prince de Galles cligne de l'œil gauche en parlant.—Le prince Edouard, son fils, passe souvent son doigt sous son menton.—L'empereur Guillaume tire sa moustache avec énergie.—Le roi Humbert caresse doucement la sienne.—Le czar se passe le main sur le sommet de la tête.—Le khédivé remue la jambe gauche.—L'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche ne peut pas parler sans tirer une petite boucle qu'elle a au-dessus de la tempe gauche.

* * * *

Récréations favorites des têtes couronnées

La reine Victoria est passionnée pour la musique.—Le czar joue du cornet à piston et boxe.—La reine Marguerite d'Italie s'occupe de théâtre.—Le roi Humbert chasse le chamois.—Le roi de Grèce est un sportman émérite, fort nageur, pêcheur accompli.—Le roi des Belges fait des courses à pied.—L'impératrice d'Autriche chasse à courre.—L'impératrice d'Allemagne est forte musicienne.—Ferdinand de Bulgarie est botaniste et naturaliste.—Le roi Oscar de Suède et Norvège compose des vers.

* * * *

Température du mois d'avril

Du 5 au 12, neige et quelquefois pluie, mais la majeure partie sera de beau temps ; quelques jours de froid et de vent.—Du 12 au 20, vent et neige par intervalles ; quelquefois pluie. Quelques jours de froid. (Quelques tempêtes accompagnées de tonnerre aux Etats Unis et dans le Haut-Canada.)—Vers le 22, tempête avec neige et pluie.—Du 20 au 27, la majeure partie sera de beau temps avec de fortes gelées.—Du 28 au 5 mai, plusieurs averses et quelques giboulées de neige. Quelques jours de froid et de vent.—A la fin de ce mois, pendant quelques orages, tonnerre en plusieurs endroits.

* * * *

La vitesse du chameau

La vitesse du chameau, déjà célèbre par d'autres qualités, est à citer. Et à ce propos voici une anecdote :

Une jeune Arabe, sur le point de se marier, tomba subitement malade. Dans son délire, elle fut saisie d'une telle envie d'avoir une orange pour rafraîchir sa bouche, qu'elle serait morte sans doute si son désir n'eût été satisfait ; mais il n'y avait point d'oranges dans la ville, et pour s'en procurer, il fallait aller à Maroc, éloigné d'environ trente cinq lieues.

Le fiancé, au point du jour, saute sur son meilleur chameau et en route pour Maroc. Pendant le trajet, il ne cessa d'exciter l'ardeur de sa monture par des caresses et des chansons, et la bonne bête, un peu avant la tombée de la nuit, avait ramené son maître à la ville qu'il avait quittée le matin.

Les portes en étaient fermées, mais la sentinelle reçut les oranges et la jeune fille fut sauvée.

* * * *

La matinée chrétienne

« Le moment du réveil dans l'ombre ou la clarté du matin, selon les saisons, est un moment précieux. L'âme qui n'en connaît pas le prix ne s'initiera jamais bien avant aux voies de Dieu qui a réglé le cours des astres en même temps que la vie de l'homme, et qui a fait de l'une et de l'autre une harmonie calculée. Le mépris de cette harmonie, funeste à la santé et au travail, est bien davantage encre à la piété. L'homme qui prolonge son sommeil au delà d'une juste nuit, trouve à son chevet

le bruit et les affaires du monde. Il est saisi par leur éclat tumultueux, et cherche en vain pour Dieu l'heure tranquille qu'il a perdue par sa faute. Il ne trouve que des devoirs qui se précipitent, des ennuis qui s'appellent, "l'oubli de son âme et le silence de la vérité."

"Aussi, dit encore Lacordaire, était ce aux temps plus chrétiens que les nôtres une maxime de toutes les familles fortes et de tous les esprits vigoureux de se coucher de bonne heure et de se lever de même ; et lorsque je quittai ma province à l'âge de vingt ans, pour venir à Paris, un homme éminent qui s'intéressait à la jeunesse me dit cette parole qui m'est toujours restée présente :

"Si vous voulez être tout ce que Dieu demande de vous, et vivre autant que le comporte votre nature, ne veillez jamais au-delà de dix heures du soir. Aujourd'hui, par une aberration commune, mais sévèrement punie, on veut unir au prestige des travaux sérieux la jouissance des plaisirs vulgaires. On est thomme du monde par delà minuit, et l'on se réveille savant, magistrat, écrivains... en attendant que la nature, accablée de ce double fardeau, se venge du génie lui-même par un idiotisme qui attriste l'imagination."

* * * *

Un tour de force poétique : La pyramide

A
Ta
Cime
Sublime
Monument
Qui fièrement
Lève ses assises
Les ombres indécises
Des vieux jours évanouis
Les spectres des rois enfouis
Dans les ténèbres de leurs cryptes
Ce monde géant de l'antique Egypte
Apparaît : mais le nom du grand Napoléon
Rayonnant au milieu d'obscur hiéroglyphes
Eclipse Pharaons, rois grecs, romains califes
Comme un soleil qui brille au front du Panthéon.

Cette fantaisie, signée Amedée Pommier, sans date aucune, retrouvée dans de vieux papiers, est évidemment déjà assez ancienne. Elle remonte au moins aux environs de 1860. Peut-être même fut-elle copiée alors et a-t-elle été écrite bien avant.

* * * *

Neuf chapeaux de Napoléon Ier

Voici un chapitre de l'histoire de Napoléon Ier : le chapitre des chapeaux. Un certain nombre ont été conservés, reliques civiles pour lesquelles nombre de gens ont le plus grand respect.

C'est d'abord celui que possède, à Paris, Mme Cloite, petite fille de M. Giraud, vétérinaire en chef de l'armée et vétérinaire particulier de Napoléon. Giraud ramassa ce chapeau à Marengo ; Bonaparte, à cheval, emporté dans un galop rapide, l'avait laissé tomber.

Au musée d'artillerie, à Paris, se trouve un chapeau de Napoléon qui a été donné en 1854, au musée des Souverains par le comte de Bieville. Un troisième est dans les mains de M. Morel, à Reims. M. Armand Dumaresq, peintre militaire, en a un à son tour. On en peut voir un autre au musée de Gotha. Il a été acheté par le duc de Saxe-Cobourg et Gotha, régnant en 1834, et donné par lui au musée de sa capitale.

Le prince Victor Bonaparte possède le sixième chapeau qui figura dans le musée des Souverains au Louvre, jusqu'en 1873.

Un négociant de Lyon, M. Ponard, a hérité d'un septième bicorne impérial acheté, en 1812, à Chardon, le chapelier de la garde, par M. Zéphir Dubois, officier de cavalerie légère.

M. Jérôme, de l'Institut, a reçu de M. Marex, fils du directeur des beaux arts sous le second empire, un chapeau porté également par Napoléon Ier et donné, lors de sa mort, à Caroline Bonaparte, femme de Murat.

Enfin, dans la crypte des Invalides, derrière le tombeau de l'empereur, se trouve enfermé, dans un reliquaire à jour, le chapeau que portait Napoléon à Eylau, en compagnie de l'épée d'Austerlitz.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

En voyage :
—Vous êtes tombé du wagon, vous n'avez pas de mal ?
—Non, je n'ai qu'une valise.

Dans un salon, on excite un poète à lire ses poésies.

Celui-ci résiste mollement.
—Quel poseur ! murmure un confrère, il faut toujours lui tirer les vers du nez.

Au tribunal correctionnel :
—Prévenu, pourquoi n'avez-vous pas rendu le billet de banque que vous reconnaissez avoir trouvé ?
—Pardon, m'sieu le président, je l'ai rendu... à la circulation.

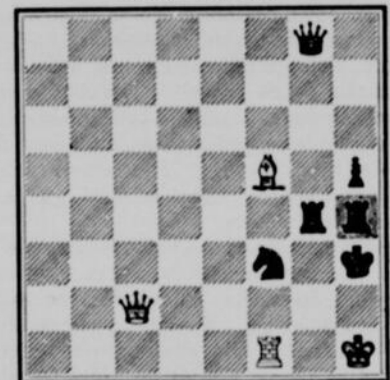
—Au bal :
Oh ! ma chère, regardez donc Mme B... qui ne se décollette plus.
C'est une femme d'esprit. Elle a fini par comprendre que le moment était venu de jeter un voile sur le passé.

JEU D'ESPRIT ET DE COMBINAISON

No 150.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. N. Mareinoff

Noirs — 6 pièces

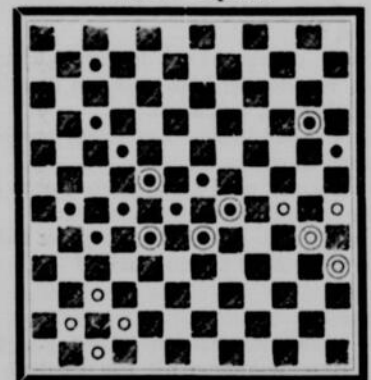


Blancs.—4 pièces

Les Blancs jouent et se font faire mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 149

Blancs	[Noirs
1 F 3 F R	1 ?

No 139.—PROBLEME DE DAMES
Composé par M. Napoléon Brochu, Lévis
Noirs — 14 pièces

Blancs.—8 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO. 137

Blancs		Noirs	
62	57	31	46
32	26	35	18
49	40	46	35
58	52	59	46
50	24	18	20
42	36	29	42
71	64	42	70
57	51	70	21
51	18 gagnent.		

Solutions justes par MM. Alf. Morin, Ottawa ; Nap-Brochu, Lévis ; J.-B. Deslauriers, St-Henri ; A. Campbell, Ste-Cunégonde.

CHOSSES ET AUTRES

—On s'éclaira pour la première fois avec de l'huile de pétrole en 1226.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

GUYOT —La Nature nous raconte que, depuis 1880, on a détruit 2,500,000 alligators dans la Floride; les malheureux sauriens commencent à disparaître du pays.

CHARBON EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES MALADIES de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenté-rie, la cholé-rie, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

BELLOC —Les mines de charbon les plus vieilles du monde se trouvent en Angleterre. Elles étaient déjà connues du temps des Romains, avant l'ère chrétienne.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

VALLET —Les catacombes de Rome sont les lieux de sépulture les plus étendus du monde: on y voit les ossements de six millions de personnes.

QUININUM LABARRAQUE VIN FÉRRITAGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Le Soudan, drame militaire de C. B. Jefferson. Klaw et Erlanger est représenté cette semaine au Théâtre Royal. Cette pièce abonde en situations émouvantes. Les incidents de la guerre du Soudan ont fourni le thème d'une puissante action théâtrale. Le Soudan est donné à Montréal avec les mêmes décors, la même mise en scène et un aussi nombreux personnel que lorsqu'il a été joué à New York et à Boston. Il faut un affectif au moins deux cents personnes pour l'exécution de la pièce.

LE NEW-YORK ILLUSTRATED NEWS, publication de seize pages, paraissant tous les jeudis, sera envoyé par la poste pendant treize semaines sur la réception d'un dollar. Ce journal n'a de relation avec aucune autre publication et les marchands et les souscripteurs sont mis en garde contre les imitations. Escompte libérale aux maîtres de poste, agents et clubs. Spécimens envoyés gratis par la poste. S'adresser à ARTHUR T. LUMLEY, 3, Park Place, N.-Y.

OPERA FRANÇAIS

Spécimens de la Semaine commençant le 9 avril
Mercredi.—"Mlle Nitouche."
Jeudi, Vendredi et Samedi soir.—"Gillette de Narbonne," opéra de Audran.
Samedi en matinée.—"Mme Favart."
Prix des places: Orchestre \$1; Stalles 75c; Par terre réservé 60c; Galerie, 1ère rangée, 75c, 2ème et 3ème rangées, 50c. Admission 50c. Amphithéâtre 25c.
Billets en vente au théâtre même et au magasin de musique de M. Hardy, 1637, rue Notre-Dame.

LIBRAIRIE FRANÇAISE L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK
SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment: Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.
Abonnements à toutes revues et publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

V. BOY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(Block Barron)
VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER
Téléphone no 2113.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montreal

UNE BOITE
LE GRAND
TAKE
THE BEST
SHILOH'S CURE.
Remède contre la toux, les bronchites, la grippe, la coqueluche, la croup, la gorge, le catarrhe de la gorge, le rhume, le mal de gorge, etc.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

VOILES 1re COMMUNION

DEUX CENTS VOILES
Au-delà de 200 magnifiques voiles de 1ère Communion viennent d'être reçues et sont maintenant offerts en vente aux prix de vente du déménagement.

24 HEURES D'AVIS
De plus, nous nous engageons à exécuter sur vingt-quatre heures d'avis n'importe quel dessin possible, exactement au goût de l'acheteur, et fait au même prix, sans charge extra.

Voyez notre immense assortiment de broderies.

MOUCHOIRS
500 douzaines de magnifiques mouchoirs brodés, valant 15c et 20c chaque, pour être vendus 5c, ou 25c la douzaine. Un vrai bargain. Voyez-les!

JOHN MURPHY & OIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Wel. 2193 Federal Wel. 58



COQUELIN AÎNÉ

Et dire que ce vin exquis est un remède! Et remède délicieux, puisqu'il est aussi doux au goût que bienfaisant partout où il passe.
Merci, cher M. Mariani, croyez-moi votre reconnaissant.
C. COQUELIN

Le plus efficace et le plus agréable des toniques et des stimulants, ne constipant jamais.



MGR LE CARDINAL LAVIGNERIE

A M. Mariani,
Venue d'Amérique, votre Coca donne à mes Pères Blancs, fils d'Europe, la force de civiliser l'Asie et l'Afrique.
+ CH., CARDINAL LAVIGNERIE.

VIN MARIANI

A LA COCA DU PEROU

Préparé avec des feuilles fraîches de Coca de provenance directe et de premier choix, le VIN MARIANI est prescrit avec succès depuis vingt ans dans toutes les maladies des voies respiratoires et digestives. Son action analgésique sur les muqueuses et ses propriétés stimulantes et toniques en font le médicament par excellence pour combattre l'ANÉMIE, la CHLOROSÉ, la DYSPEPSIE, la GASTRALGIE, les LARYNGITES, les GRANULATIONS DE LA GORGE, etc., etc.

D'un goût très agréable, il convient parfaitement aux convalescents et aux personnes les plus délicates.

Vendu chez les Pharmaciens, Epiciers et Marchands de Vins
TELEPHONE 1394

Pour circulaires descriptives, etc., adressez :
LAWRENCE A. WILSON & CIE
Seuls agents au Canada pour Mariani & Cie, de Paris, et le Champagne Cold Lack Sec
28 ET 30, RUE DE L'HOPITAL - MONTREAL

A LA
VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !!

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

Cie GENERALE
— DES —
BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent
Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

LE OSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX



74149

Site d'Assurance contre le feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉE EN 1861

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,081
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. BOUTE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOEVA, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANEMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Usage admis dans

la
meilleure
Société



Pour les dîners, Réceptions de l'après-midi et les "Five o'Clocks," le complément indispensable à tout repas bien ordonné, est le

CHOCOLAT-MENIER

Le seul contenant la VANILLE à un haut degré, est fabriqué par MENIER. Agréable pour les palais les plus délicats.

Peut être pris immédiatement avant de quitter la table.

Demandez à l'Épicier

— LE —

CHOCOLAT MENIER

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Neuveau procédé américains pour plémbage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra légers. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Empiâtre [Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recours aux EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER**

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Des Trains Speciaux

POUR

COLONS

CIRCULERONT

Chaque Mardi

DURANT LE

Mois d'avril

PARTANT DE

Carleton Junction à 9 00 a. m., pour

le Nord-Ouest Canadien, si un

trafic suffisant est offert

Le but de ces trains spéciaux est d'offrir aux colons une occasion de voyager avec leur roulant et d'avoir de bonnes accommodations et un service rapide.

Chaque train spécial aura un char dortoir pour colons, les lits seront gratis

Procurez-vous une copie de renseignements gratis au sujet de fermes et char-dortoirs, et tous les renseignements de l'agent le plus rapproché. Pour billets, lits réservés, etc, écrivez ou présentez-vous au

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS-XAVIER